

UN HEROS

A vingt kilomètres à l'ouest de Tramore, station d'été très fréquentée, à moins d'un kilomètre de la côte, se trouve une ferme, longtemps habitée par un certain John Ronayne, brave et digne homme, vrai type du fermier irlandais de la vieille roche : c'est la ferme de Killeton.

La ferme aussi, d'ailleurs, est typique, en tant que ferme irlandaise : elle manque non seulement de luxe, mais de presque toutes les commodités de la vie ; et il y en a certes plus de ce modèle, en Irlande, que d'un meilleur. Elle se compose de deux pièces : la chambre à coucher, où sont nés successivement les douze enfants qui composent la famille de Ronayne, et la salle commune, où bêtes et gens vivent dans la plus agréable familiarité, quand leurs occupations ne les retiennent pas au dehors.

A six ou sept cents mètres de la ferme est la côte déchiquetée, inégale, crête d'une chaîne de rochers escarpés qui, seule, émerge des flots et à laquelle on arrive par un étroit sentier creusé dans le roc, près de l'embouchure d'une rivière qui, en hiver et au printemps, n'est plus qu'un torrent mugissant et écumant. Ce torrent impétueux se précipite dans la mer par-dessus les rochers, avec un bruit épouvantable ; mais avant de mêler ses eaux douces aux eaux amères de l'Océan, il plonge dans une crevasse étroite et profonde. Tous les gens de la côte connaissent ce précipice dangereux et ne manquent pas de prévenir le voyageur de n'en point approcher, car une fois dedans, il n'y a pas d'espoir de retour. Mais cette source de danger est peu de chose, comparée à celle qui existe un peu plus loin, et que du reste elle complète de la façon la plus sinistre, comme Scylla complète Charybde.

A une centaine de mètres de la crique où se jette le torrent, deux chaînes de rochers abrupts se dressent au milieu de la mer, séparés par une douzaine de mètres de brisants déjà dangereux par eux-mêmes, et menaçant d'une destruction infaillible le bâtiment assez audacieux pour tenter le passage. Ce tour de force n'est pourtant pas sans exemple. Par une affreuse nuit de janvier 1875, un grand bâtiment, la "Gwenissa," se rendant de Falmouth à Glasgow, accomplit avec succès le passage de ce dangereux canal ; non que l'équipage de ce navire eût déployé une énergie ou une adresse exceptionnelles, mais justement parce qu'il ignorait le danger auquel il était exposé, et allait à l'aveugle, n'ayant d'autre souci que d'échapper à la fureur de l'ouragan déchainé, et parfaitement abandonné à la grâce de Dieu. Le fait est que le passage fut franchi pour ainsi dire d'une volée, et sans la moindre avarie.

Mais la "Gwenissa" n'était pas sauvée pour cela : elle avait à peine échappé à ce danger qu'elle se brisait en miettes sur les écueils de la côte : les rochers meurtriers de ce nouveau Charybde ne l'avaient épargnée que pour la rejeter dans cet autre gouffre de Scylla où tout fut englouti, bois, fer et agrès, chargement et fret vivant !

Les gens de la ferme de Killeton, en regagnant leurs misérables lits pour la nuit, ne se doutait guère de la terrible tragédie qui se déroulait si près d'eux.

Parfois, les enfants croyaient bien entendre des cris de détresse ; mais en prêtant l'oreille, ils ne discernaient plus d'autre bruit que celui d'un vent furieux sifflant autour de la maison, dont il secouait à les briser portes et fenêtres, hurlant et pleurant lugubrement dans le tuyau de la cheminée.

Cependant, Ronayne n'était pas endormi depuis longtemps, lorsque des coups violents frappés à la porte de la ferme le réveillèrent en sursaut. Il se leva précipitamment, courut ouvrir, et se trouva en présence de trois hommes vêtus en matelots, mais dans un état pitoyable.

Le premier moment de surprise passé, le fermier fit entrer ces hommes dans la salle commune de sa pauvre demeure, ranima son

feu de tourbe, auquel il ajouta une quantité de nouveau combustible, et installa le mieux qu'il put les nouveaux venus devant l'âtre.

Lorsqu'ils furent un peu réchauffés, ces pauvres diables racontèrent à Ronayne une lugubre histoire, dont la conclusion était que, des neuf hommes composant l'équipage de la "Gwenissa," ils étaient probablement les seuls vivants à cette heure.

Cependant, il pouvait se faire qu'un ou deux hommes encore fussent sauvés, si on leur portait secours immédiatement ; et quoi qu'il fit toujours un temps affreux et que la bise glacée soufflait en hurlant au dehors, cette idée n'eût pas plus tôt traversé l'esprit de l'honnête fermier, que sans hésitation il se vêtit, prit un gros morceau de tourbe flambante en guise de lanterne et se précipita vers le rivage, qu'il eut bientôt atteint. Il se dirigea alors, avec de grandes précautions, vers le bord du torrent, se courba en prêtant l'oreille : il n'y avait pas à en douter maintenant, c'étaient bien les cris d'êtres humains qu'il entendait !... Il marcha vers l'endroit d'où partaient ces cris, et bientôt se trouva à proximité d'un malheureux naufragé dans une position des plus périlleuses.

Ronayne souffla vigoureusement sur son tison de tourbe jusqu'à ce qu'il donnât une lumière aussi brillante que possible, et alors, l'abaissant pour mieux voir, il aperçut un homme immergé jusqu'à la poitrine ; mais ce n'est pas tout : cet homme était pris dans une fente de la roche de telle manière qu'il lui était impossible de faire un mouvement, et par conséquent de gravir les rochers qui surplombaient, seul moyen d'échapper à une mort certaine. Il était tout contus, brisé, anéanti, presque insensible. D'un coup d'œil, le fermier se rendit compte de la situation. Il vit qu'un seul moyen existait de sauver ce malheureux : descendre auprès de lui et dégager avec précaution ses membres meurtris des anfractuosités des rochers et des épaves qui le retenaient captif, et après cela, l'aider à se tirer de sa terrible position.

C'est ce qu'il réussit à faire, au prix de peines inouïes, et non sans arracher des cris de douleur au patient, qu'il lui fallait secouer et tirer, en dépit de son ardent désir de lui faire le moins de mal possible. Il eut enfin la satisfaction de voir ses efforts couronnés de succès, de voir le pauvre diable déposé en lieu plus sûr, quoique évanoui et à moitié gelé ; mais il lui fallait retourner à la crique, car il y avait à sauver d'autres naufragés en aussi grand péril, et qui n'avaient pas cessé de l'appeler à leur secours depuis qu'il était là.

Ils étaient quatre, et autant qu'il était possible d'en juger au milieu des ténèbres de la nuit, ils se trouvaient juste dans la gorge où s'engouffraient les eaux tumultueuses du torrent. En effet, à l'aide de sa torche de tourbe, Ronayne put bientôt en acquiescer la preuve : l'un d'eux était suspendu à un espar qui s'était accroché par ses extrémités dans les anfractuosités des rochers et par suite s'y trouvait fixé ; un autre se tenait cramponné à l'éperon d'un rocher qui se projetait au-dessus de l'eau ; les deux autres avaient été jetés sur une saillie où ils se trouvaient momentanément en sûreté ou à peu près, quoique dans l'eau jusqu'à la poitrine : malgré cela, leur cas n'aurait pas été moins désespéré que celui de leurs camarades si aucun secours ne leur fût venu du dehors, car la face escarpée du rocher défiait tous leurs efforts. Mais Ronayne avait, outre la parfaite connaissance des lieux, un courage à toute épreuve. Tantôt se cramponnant aux saillies des rochers, tantôt nageant, il réussit, à la fin, à les sauver l'un après l'autre tous les quatre.

Cinq hommes, enfin, étaient aux côtés de Ronayne, cinq malheureux blessés, meurtris (il y en avait même un qui avait une jambe brisée), à moitié glacés, — mais la vie sauve, et, c'était à lui, à lui tout seul qu'ils devaient leur salut.

Mais ces cinq hommes, avec les trois qui étaient à la maison, cela ne faisait que huit ! Où était le neuvième ?...

Laissant les sauvés sur le rivage, Ronayne partit délibérément à la recherche du neuvième naufragé. Il avait abandonné sa torche dans la crique : une lueur presque mourante lui indiqua en